

EDITIONS DE CHAQUE JOUR
1^{re} Edition (Soir) Bordeaux, Paris et...
2^e Edition (Matin) Bordeaux, Paris et...
3^e Edition (Matin) Bordeaux, Paris et...

BORDEAUX, 8, rue de Cheverus. Téléphone...
PARIS, 8, boulevard des Capucines. Téléphone...
LES MANUSCRITS NON INSÉRÉS NE SONT PAS RENDUS

TARIF DES INSERTIONS (Parité Courant)
Annonces de 10 lignes (par jour) 100 francs...
Annonces de 5 lignes (par jour) 50 francs...

PRIX DES ABONNEMENTS
France et départements limitrophes...
Etranger (y compris l'Algérie)...

UN CYCLONE A BAYONNE



UN ARBRE ABATTU AU BOUT DES ALLÉES PAULMY. Photo OUVRIER et TELLERY.

PAROLES ITALIENNES

DEUX SONS DE CLOCHES

M. Wilmette, l'éminent professeur de l'Université de Liège, qui vient de donner une série de leçons si remarquables sur la Belgique, à l'Université de Bordeaux, a été appelé en Italie pour faire des conférences. Il veut bien nous envoyer de Florence ces « notes rapides de voyage », dont nos lecteurs apprécieront le haut intérêt.

« Le premier Italien avec qui j'ai eu l'occasion de m'entretenir est un commissionnaire-expéditeur à Paris. C'est un type d'homme d'affaires qui n'est pas rare à Bordeaux, et même physiquement, on pourrait se méprendre et croire qu'on est en présence d'un de ces hommes à l'œil sévère, au teint bruni, à la légère corpulence, à la mise à la fois aisée et négligée qui circulent en grand nombre sur les quais des Chartrons et aux environs de votre Bourse.

Celui que j'intervieus, sans trop en avoir fait, dans un compartiment de l'express qui me conduisit de Gênes à Milan, a un sourire si accueillant que je n'hésite pas à le mettre sur le chapitre si délicat de la guerre et de l'intervention italienne.

Cette intervention, il n'y croit pas du tout. « Cette intervention, il n'y croit pas du tout », dit-il, « elle est bien bonne ».

« Et que pensez-vous du blocus dont la menace l'Allemagne ? » — Monsieur, je pense ceci : l'Allemagne, qui a beaucoup de qualités, n'a guère d'esprit ; quand il plaisait, je cherche la parole ; mais cette fois, « la diable est bête », elle est bien bonne ».

« Et le voyage de mon interlocuteur s'annonce-t-il ? » — Mais, dis-je à ce commerçant gêné, si l'Italie n'avait pas de bonnes raisons de s'allier avec l'Allemagne et l'Autriche, n'en eût-elle pas d'excellentes de se joindre à nous ?

« Elle ne regarde tranquillement et traite les tyllabes : — Mais lesquelles, donc ? — Eh bien, votre Italie tridentée, tout d'abord.

« Et dans les épaules. — Le Trentin, oui, peut-être, et encore ; Mais Trieste, Fiume, quelle plaisanterie ! J'ai vu là. Certes, dans les villes, l'élément italien persiste, « il ne domine déjà plus. L'administration municipale est obligée d'avoir et d'entretenir des écoles pour les enfants des Schiavi (des Croates), qui se multiplient terriblement, tandis que mes compatriotes d'ici n'ont, comme les Français, guère d'enfants. Dans les campagnes, c'est bien pis ; l'élément slave domine et peu à peu il refoule ce qui y subsiste de population italienne. Saviez-vous ce qui résulterait d'une annexion de ces territoires ? Une question vaste, infiniment plus délicate que la question italienne dont nous pressions beaucoup trop.

« Renégocier ces déclarations en lisant les nouvelles mentales qui conviennent. C'est l'avis d'un homme d'affaires que j'ai rencontré ; il veut ce qui vaut sa mentalité neutraliste ; il correspond à l'état d'esprit d'une certaine catégorie d'Italiens, qui maintiennent à l'abri d'un certain égoïsme, et peut-être entend-il un autre son.

« Le hasard ne sert bien. A peine débarqué à Milan, je suis présenté à l'un des dirigeants de la « Lega Nazionale », ingénieur très distingué, et qui, outre les spécialités variables sur quoi s'étend sa compétence, est l'un des agents les plus actifs de l'expansion de son pays dans le Nord.

« Dès les premiers mois, je suis fixé. Non seulement mon interlocuteur est un interventionniste décidé, mais c'est un de ces trop raresêtres conscients qui ont pesé tous les avantages et les inconvénients de leur détermination. L'Italie marchera, me dit-il, elle se doit à elle-même, à ses intérêts les plus chers. Mais, n'oublions pas de raisons pressantes de faire la guerre, des raisons politiques et économiques, nous sommes encore tenus de sortir de notre isolement. Nous le saurons sans peine de choisir à nos propres yeux, aux yeux des autres peuples. Ce conflit n'a rien de commun avec ceux qui l'ont précédé. Les Italiens commencent à se parer d'un drapeau d'un vaste régime de compte, d'un règlement général. Celui qui n'y prendra point part deviendra quantité négligeable. D'ores et déjà, loin que notre neutralité soit payée par nos alliés d'ici, nous savons quelle ne nous rapporterait, le jour venu, que de détalé (il prononce le mot) à disposition à l'égard de l'Allemagne, et notre peuple ne peut s'exprimer à cet égard.

« Ajoutez à ces suggestions morales des arguments d'un ordre très pratique. Monsieur, la question se pose ainsi : Si la Russie (puisse-t-elle à plus de Triplice) triomphe, l'Autriche deviendrait un isolement commercial de ce pays. Dans la Méditerranée, nous serons toujours les plus faibles. Dans l'Adriatique, en est différencié. Or, c'est par l'Adriatique que se transite déjà une grande part du commerce de l'est de l'Europe. Lorsque les Autrichiens viennent vous dire qu'ils ont, à coups de millions, créé le port de Trieste, ils vous mentent impudemment. Trieste est un des plus vieux ports du monde. Avant que Rome exerçât son empire sur la moitié de l'univers, Trieste était déjà, pour les flottes grecques et phéniciennes, une destination courante. Les Romains l'ont un peu considérablement agrandie et favorablement située ; ils y creusèrent un second port, y bâtirent des chantiers, etc. Jusqu'à la fin du quatorzième siècle, Trieste garda cette fonction économique et elle fut une des grandes communes du Nord. Puis elle connut d'autres jours. Mais les grandes découvertes des quinzième et seizième siècles ramèrent son négoce ; celui-ci est très important au dix-septième siècle et n'a fait que s'accroître depuis lors.

« Mais, maintenant, et Trieste et Fiume sont des morceaux de bois, comme vous dites, est-ce qu'ils ne sont pas destinés à vous échapper d'une autre manière ? Est-ce que la situation de ce pays ne va pas s'opérer sans cesse de façon plus active ? — Sans doute, me répliqua l'ingénieur avec qui je causais, et c'est pourquoi il n'y a pas une heure à perdre. C'est justement l'objection slave qui se retourne contre les pieux qui l'emplissent. Tous les moyens sont bons pour que l'Autriche dégoûte les Italiens et appelle les Slaves dans un pays qui nous revient par ses origines et son histoire, comme en raison de nos intérêts les plus sacrés. Ce sont des Slaves qu'elle appelle à la fois à l'emploi ; ce sont des Slaves qu'elle importe pour les travaux publics, et elle défend à ses entrepreneurs qu'elle défend de l'accepter d'autres travailleurs. Partout s'ouvrent des écoles où l'on enseigne, en croate, par exemple, en croate en langue. La pression est générale et formidable. Il est plus tôt temps que nous réagissions, et nous n'aurons jamais occasion pareille.

« Voilà deux sons qui j'estime qu'il vaudrait la peine d'entendre. Mais, sans doute, ce ne seront pas les seuls. Les hasards du voyage me réservent d'autres surprises — et d'autres confidences.

M. WILMETTE, Professeur aux Universités de Liège et de Bordeaux.

Lettres Parisiennes

Paris, 24 février. J'ai vu hier une chose très belle : sur le boulevard de la Madeleine, un régiment d'infanterie, en tenue de campagne et à l'échec complet, défilait enroulés dans les rangs. Plus de deux mille hommes, plus de deux cents canons, plus de deux cents caissons, plus de deux cents chevaux, plus de deux cents mules, plus de deux cents bœufs, plus de deux cents chèvres, plus de deux cents cochons, plus de deux cents chiens, plus de deux cents chats, plus de deux cents souris, plus de deux cents mouches, plus de deux cents papillons, plus de deux cents araignées, plus de deux cents mille autres animaux et végétaux.

Le régiment d'infanterie, qui semblait être en marche pour se rendre sur le front, défilait d'un bon pas entre deux haies d'arbres. Les arbres étaient très verts et très fleuris. Les fleurs étaient très belles et très nombreuses. Les arbres étaient très hauts et très larges. Les fleurs étaient très petites et très nombreuses.

Un membre de l'Académie de médecine, le professeur A. Finsard, communique d'intéressantes observations au sujet des « enfants de la guerre ». Il en résulte que pendant les six premiers mois de l'état de guerre, la mortalité infantile a diminué à Paris, ainsi que la mortalité des mères, et que les enfants nés vivants pendant cette période sont mieux venus, plus vigoureux, que la moyenne de ceux de 1914 : à Jarnac, ajoute le docteur Pinard, on ne vit tant d'enfants aussi beaux qu'à l'heure actuelle. « Voilà qui est très remarquable. On pouvait craindre l'avènement d'une douzième génération comparable à celle de 1870-1871. Les enfants nés pendant le siège de Paris furent lamentablement victimes de la famine. Ceux qui survécurent devaient avoir reçu de la nature une forte dose de fluid vital, de rares exceptions près, ces pauvres êtres avaient grandi, dans l'extrême sensibilité de leur organisme, la trace des vicissitudes contre-coups qui les avaient atteints jusque dans le sein maternel ; ou bien encore de l'altération précoce acquise lors de l'attente des parents. Or, sont devenus les enfants des pauvres femmes de Paris assiégé, qui, nourries d'aliments sans nom, dans un logis glacé, vivaient en un perpétuel angoisse, ayant sans cesse devant les yeux l'image de la mort !

Dans le même temps, des milliers d'enfants naissent en province, dans les départements envahis, au milieu des terreurs, des colères patriotiques, au milieu de leur mère, par la suite, qui eux-mêmes portaient heureusement à un degré moindre la trace de leur malheur. Les enfants du siège de Paris, nés dans la fièvre épidémique et qui n'eurent pas tous, à beaucoup près, l'appui, le secours de leurs proches parents, furent voués, selon toute vraisemblance, à une existence misérable.

L'accroissement du nombre des jeunes malfaiteurs concide, dans Paris, avec l'avènement à l'adolescence de cette génération infériorisée.

Le statisticien de la mortalité infantile pendant les derniers temps du siège est quelque chose de douloureux.

De douloureux sont les coeurs français, car les Allemands en furent, au contraire, réjouis. Je vais montrer, par un trait vraiment digne de mémoire, ce que la lourde ironie peut produire devant le malheur d'autrui.

Le 25 janvier 1871, Jules Favre avait à Versailles une entrevue avec Bismarck, qui n'était alors que le comte Otto von Bismarck, chancelier de la Confédération du Nord.

Celui-ci lui demanda ses impressions sur l'aspect de Paris.

« Hier, répondit Jules Favre, le temps était beau. Il y avait sur les boulevards une foule de dames en toilette et de charmans enfants.

« Des enfants ? Vous ne les avez donc point encore mangés ?

« Même chez ce diplomate, chez ce fondateur de l'unité allemande, le butor paraissait à tout instant.

Bismarck se pencha sur l'heureux face.

LES FRANÇAIS EN AMÉRIQUE

Les Etats-Unis avaient demandé à M. Ch. de La Roncière, conservateur à la Bibliothèque nationale, et historien de la marine française, de rassembler un ouvrage qui sera distribué aux visiteurs de l'Exposition de San Francisco ce qui fut fait en Amérique les Français depuis sa fondation jusqu'au présent de M. de La Roncière.

Il y a eu tant de choses, beaucoup plus qu'on ne croit. L'œuvre de la Roncière est le résultat de dix années de détails curieux. Savait-on quand et par qui fut émise pour la première fois, en France, l'idée du canal de Panama ? En 1801, par le capitaine Saussure de Champlain, qui écrivait en propres termes :

« En ce lieu de Panama s'assemblent tout l'or et l'argent qui viennent du Pérou. On les charge sur une petite rivière qui vient des montagnes et qui descend à Portovelo, laquelle est à quatre lieues de Panama. L'on peut juger, si ces quatre lieues de terre étaient coupées, que l'on pourrait venir de la mer du Sud en celle de l'équateur. »

D'autre part, M. Ph. Bonna-Varielle note, dans son ouvrage sur Panama, que « dès 1519 Vasco Núñez de Balboa ambitionna de trouver le passage entre les deux mers » et que le 16 octobre 1528, Ferdinand Cortés, dans une lettre à Charles-Quint, exprimait l'espoir de découvrir un détroit allant à l'autre mer. L'idée de creuser la nature surgit donc. Mais l'Espagne n'était pas prête à l'entreprendre. Ce fut le projet d'un canal de Panama dans les textes de 1600, retrouvé par M. de La Roncière.

PRÉPARENT-ILS UN RECUIL EN BELGIQUE ?

Amsterdam, 25 février. — Les germanistes allemands occupent prochainement toutes les localités belges le long de la frontière néerlandaise. Ils ont déjà commencé à apporter des fourrages. Des batteries allemandes installées près de la frontière néerlandaise sont rapprochées de cette frontière.

Elle me l'échappa aussitôt, et me menaçant du doigt : — Enfant terrible, vous m'obligez à m'expliquer encore... Et avec un rire charmant, qui me prouvait à tout le moins que je ne l'avais point trop fortement irritée.

« Le commissionnaire qui tantôt m'a apporté la lettre menaçante de Z. 212, était Z. 212 lui-même.

« Lui ! m'écriai-je, absurdité, il est l'ancien... L'ancien ? était bien le mot, venant dans la maison de l'homme dont on a ravi la fille, auquel on jette une menace de mort.

« Pourquoi, par exemple, j'avais des idées erronées sur les actions téméraires, car ma compagne coupa ma phrase, stupéfaite.

« Allez donc parler d'aujourd'hui. Dans son accent, il y avait une vibration d'orgueil. Z. 212, resté seul pour attendre la réponse, profita de l'inattention du personnel, absorbé par les dernières préparations de la fête, décorations, etc. Il se glissa jusqu'à pénétrer dans la Chambre Rouge, et se dissimula sous la vaste cheminée qui occupait presque tout le panneau de gauche.

LES FRANÇAIS EN AMÉRIQUE

Les Etats-Unis avaient demandé à M. Ch. de La Roncière, conservateur à la Bibliothèque nationale, et historien de la marine française, de rassembler un ouvrage qui sera distribué aux visiteurs de l'Exposition de San Francisco ce qui fut fait en Amérique les Français depuis sa fondation jusqu'au présent de M. de La Roncière.

Il y a eu tant de choses, beaucoup plus qu'on ne croit. L'œuvre de la Roncière est le résultat de dix années de détails curieux. Savait-on quand et par qui fut émise pour la première fois, en France, l'idée du canal de Panama ? En 1801, par le capitaine Saussure de Champlain, qui écrivait en propres termes :

« En ce lieu de Panama s'assemblent tout l'or et l'argent qui viennent du Pérou. On les charge sur une petite rivière qui vient des montagnes et qui descend à Portovelo, laquelle est à quatre lieues de Panama. L'on peut juger, si ces quatre lieues de terre étaient coupées, que l'on pourrait venir de la mer du Sud en celle de l'équateur. »

D'autre part, M. Ph. Bonna-Varielle note, dans son ouvrage sur Panama, que « dès 1519 Vasco Núñez de Balboa ambitionna de trouver le passage entre les deux mers » et que le 16 octobre 1528, Ferdinand Cortés, dans une lettre à Charles-Quint, exprimait l'espoir de découvrir un détroit allant à l'autre mer. L'idée de creuser la nature surgit donc. Mais l'Espagne n'était pas prête à l'entreprendre. Ce fut le projet d'un canal de Panama dans les textes de 1600, retrouvé par M. de La Roncière.

D'autre part, M. Ph. Bonna-Varielle note, dans son ouvrage sur Panama, que « dès 1519 Vasco Núñez de Balboa ambitionna de trouver le passage entre les deux mers » et que le 16 octobre 1528, Ferdinand Cortés, dans une lettre à Charles-Quint, exprimait l'espoir de découvrir un détroit allant à l'autre mer. L'idée de creuser la nature surgit donc. Mais l'Espagne n'était pas prête à l'entreprendre. Ce fut le projet d'un canal de Panama dans les textes de 1600, retrouvé par M. de La Roncière.

D'autre part, M. Ph. Bonna-Varielle note, dans son ouvrage sur Panama, que « dès 1519 Vasco Núñez de Balboa ambitionna de trouver le passage entre les deux mers » et que le 16 octobre 1528, Ferdinand Cortés, dans une lettre à Charles-Quint, exprimait l'espoir de découvrir un détroit allant à l'autre mer. L'idée de creuser la nature surgit donc. Mais l'Espagne n'était pas prête à l'entreprendre. Ce fut le projet d'un canal de Panama dans les textes de 1600, retrouvé par M. de La Roncière.

D'autre part, M. Ph. Bonna-Varielle note, dans son ouvrage sur Panama, que « dès 1519 Vasco Núñez de Balboa ambitionna de trouver le passage entre les deux mers » et que le 16 octobre 1528, Ferdinand Cortés, dans une lettre à Charles-Quint, exprimait l'espoir de découvrir un détroit allant à l'autre mer. L'idée de creuser la nature surgit donc. Mais l'Espagne n'était pas prête à l'entreprendre. Ce fut le projet d'un canal de Panama dans les textes de 1600, retrouvé par M. de La Roncière.

D'autre part, M. Ph. Bonna-Varielle note, dans son ouvrage sur Panama, que « dès 1519 Vasco Núñez de Balboa ambitionna de trouver le passage entre les deux mers » et que le 16 octobre 1528, Ferdinand Cortés, dans une lettre à Charles-Quint, exprimait l'espoir de découvrir un détroit allant à l'autre mer. L'idée de creuser la nature surgit donc. Mais l'Espagne n'était pas prête à l'entreprendre. Ce fut le projet d'un canal de Panama dans les textes de 1600, retrouvé par M. de La Roncière.

D'autre part, M. Ph. Bonna-Varielle note, dans son ouvrage sur Panama, que « dès 1519 Vasco Núñez de Balboa ambitionna de trouver le passage entre les deux mers » et que le 16 octobre 1528, Ferdinand Cortés, dans une lettre à Charles-Quint, exprimait l'espoir de découvrir un détroit allant à l'autre mer. L'idée de creuser la nature surgit donc. Mais l'Espagne n'était pas prête à l'entreprendre. Ce fut le projet d'un canal de Panama dans les textes de 1600, retrouvé par M. de La Roncière.

D'autre part, M. Ph. Bonna-Varielle note, dans son ouvrage sur Panama, que « dès 1519 Vasco Núñez de Balboa ambitionna de trouver le passage entre les deux mers » et que le 16 octobre 1528, Ferdinand Cortés, dans une lettre à Charles-Quint, exprimait l'espoir de découvrir un détroit allant à l'autre mer. L'idée de creuser la nature surgit donc. Mais l'Espagne n'était pas prête à l'entreprendre. Ce fut le projet d'un canal de Panama dans les textes de 1600, retrouvé par M. de La Roncière.

D'autre part, M. Ph. Bonna-Varielle note, dans son ouvrage sur Panama, que « dès 1519 Vasco Núñez de Balboa ambitionna de trouver le passage entre les deux mers » et que le 16 octobre 1528, Ferdinand Cortés, dans une lettre à Charles-Quint, exprimait l'espoir de découvrir un détroit allant à l'autre mer. L'idée de creuser la nature surgit donc. Mais l'Espagne n'était pas prête à l'entreprendre. Ce fut le projet d'un canal de Panama dans les textes de 1600, retrouvé par M. de La Roncière.

D'autre part, M. Ph. Bonna-Varielle note, dans son ouvrage sur Panama, que « dès 1519 Vasco Núñez de Balboa ambitionna de trouver le passage entre les deux mers » et que le 16 octobre 1528, Ferdinand Cortés, dans une lettre à Charles-Quint, exprimait l'espoir de découvrir un détroit allant à l'autre mer. L'idée de creuser la nature surgit donc. Mais l'Espagne n'était pas prête à l'entreprendre. Ce fut le projet d'un canal de Panama dans les textes de 1600, retrouvé par M. de La Roncière.

D'autre part, M. Ph. Bonna-Varielle note, dans son ouvrage sur Panama, que « dès 1519 Vasco Núñez de Balboa ambitionna de trouver le passage entre les deux mers » et que le 16 octobre 1528, Ferdinand Cortés, dans une lettre à Charles-Quint, exprimait l'espoir de découvrir un détroit allant à l'autre mer. L'idée de creuser la nature surgit donc. Mais l'Espagne n'était pas prête à l'entreprendre. Ce fut le projet d'un canal de Panama dans les textes de 1600, retrouvé par M. de La Roncière.

D'autre part, M. Ph. Bonna-Varielle note, dans son ouvrage sur Panama, que « dès 1519 Vasco Núñez de Balboa ambitionna de trouver le passage entre les deux mers » et que le 16 octobre 1528, Ferdinand Cortés, dans une lettre à Charles-Quint, exprimait l'espoir de découvrir un détroit allant à l'autre mer. L'idée de creuser la nature surgit donc. Mais l'Espagne n'était pas prête à l'entreprendre. Ce fut le projet d'un canal de Panama dans les textes de 1600, retrouvé par M. de La Roncière.

D'autre part, M. Ph. Bonna-Varielle note, dans son ouvrage sur Panama, que « dès 1519 Vasco Núñez de Balboa ambitionna de trouver le passage entre les deux mers » et que le 16 octobre 1528, Ferdinand Cortés, dans une lettre à Charles-Quint, exprimait l'espoir de découvrir un détroit allant à l'autre mer. L'idée de creuser la nature surgit donc. Mais l'Espagne n'était pas prête à l'entreprendre. Ce fut le projet d'un canal de Panama dans les textes de 1600, retrouvé par M. de La Roncière.

D'autre part, M. Ph. Bonna-Varielle note, dans son ouvrage sur Panama, que « dès 1519 Vasco Núñez de Balboa ambitionna de trouver le passage entre les deux mers » et que le 16 octobre 1528, Ferdinand Cortés, dans une lettre à Charles-Quint, exprimait l'espoir de découvrir un détroit allant à l'autre mer. L'idée de creuser la nature surgit donc. Mais l'Espagne n'était pas prête à l'entreprendre. Ce fut le projet d'un canal de Panama dans les textes de 1600, retrouvé par M. de La Roncière.

D'autre part, M. Ph. Bonna-Varielle note, dans son ouvrage sur Panama, que « dès 1519 Vasco Núñez de Balboa ambitionna de trouver le passage entre les deux mers » et que le 16 octobre 1528, Ferdinand Cortés, dans une lettre à Charles-Quint, exprimait l'espoir de découvrir un détroit allant à l'autre mer. L'idée de creuser la nature surgit donc. Mais l'Espagne n'était pas prête à l'entreprendre. Ce fut le projet d'un canal de Panama dans les textes de 1600, retrouvé par M. de La Roncière.

D'autre part, M. Ph. Bonna-Varielle note, dans son ouvrage sur Panama, que « dès 1519 Vasco Núñez de Balboa ambitionna de trouver le passage entre les deux mers » et que le 16 octobre 1528, Ferdinand Cortés, dans une lettre à Charles-Quint, exprimait l'espoir de découvrir un détroit allant à l'autre mer. L'idée de creuser la nature surgit donc. Mais l'Espagne n'était pas prête à l'entreprendre. Ce fut le projet d'un canal de Panama dans les textes de 1600, retrouvé par M. de La Roncière.

D'autre part, M. Ph. Bonna-Varielle note, dans son ouvrage sur Panama, que « dès 1519 Vasco Núñez de Balboa ambitionna de trouver le passage entre les deux mers » et que le 16 octobre 1528, Ferdinand Cortés, dans une lettre à Charles-Quint, exprimait l'espoir de découvrir un détroit allant à l'autre mer. L'idée de creuser la nature surgit donc. Mais l'Espagne n'était pas prête à l'entreprendre. Ce fut le projet d'un canal de Panama dans les textes de 1600, retrouvé par M. de La Roncière.

D'autre part, M. Ph. Bonna-Varielle note, dans son ouvrage sur Panama, que « dès 1519 Vasco Núñez de Balboa ambitionna de trouver le passage entre les deux mers » et que le 16 octobre 1528, Ferdinand Cortés, dans une lettre à Charles-Quint, exprimait l'espoir de découvrir un détroit allant à l'autre mer. L'idée de creuser la nature surgit donc. Mais l'Espagne n'était pas prête à l'entreprendre. Ce fut le projet d'un canal de Panama dans les textes de 1600, retrouvé par M. de La Roncière.

D'autre part, M. Ph. Bonna-Varielle note, dans son ouvrage sur Panama, que « dès 1519 Vasco Núñez de Balboa ambitionna de trouver le passage entre les deux mers » et que le 16 octobre 1528, Ferdinand Cortés, dans une lettre à Charles-Quint, exprimait l'espoir de découvrir un détroit allant à l'autre mer. L'idée de creuser la nature surgit donc. Mais l'Espagne n'était pas prête à l'entreprendre. Ce fut le projet d'un canal de Panama dans les textes de 1600, retrouvé par M. de La Roncière.

D'autre part, M. Ph. Bonna-Varielle note, dans son ouvrage sur Panama, que « dès 1519 Vasco Núñez de Balboa ambitionna de trouver le passage entre les deux mers » et que le 16 octobre 1528, Ferdinand Cortés, dans une lettre à Charles-Quint, exprimait l'espoir de découvrir un détroit allant à l'autre mer. L'idée de creuser la nature surgit donc. Mais l'Espagne n'était pas prête à l'entreprendre. Ce fut le projet d'un canal de Panama dans les textes de 1600, retrouvé par M. de La Roncière.

D'autre part, M. Ph. Bonna-Varielle note, dans son ouvrage sur Panama, que « dès 1519 Vasco Núñez de Balboa ambitionna de trouver le passage entre les deux mers » et que le 16 octobre 1528, Ferdinand Cortés, dans une lettre à Charles-Quint, exprimait l'espoir de découvrir un détroit allant à l'autre mer. L'idée de creuser la nature surgit donc. Mais l'Espagne n'était pas prête à l'entreprendre. Ce fut le projet d'un canal de Panama dans les textes de 1600, retrouvé par M. de La Roncière.

D'autre part, M. Ph. Bonna-Varielle note, dans son ouvrage sur Panama, que « dès 1519 Vasco Núñez de Balboa ambitionna de trouver le passage entre les deux mers » et que le 16 octobre 1528, Ferdinand Cortés, dans une lettre à Charles-Quint, exprimait l'espoir de découvrir un détroit allant à l'autre mer. L'idée de creuser la nature surgit donc. Mais l'Espagne n'était pas prête à l'entreprendre. Ce fut le projet d'un canal de Panama dans les textes de 1600, retrouvé par M. de La Roncière.

D'autre part, M. Ph. Bonna-Varielle note, dans son ouvrage sur Panama, que « dès 1519 Vasco Núñez de Balboa ambitionna de trouver le passage entre les deux mers » et que le 16 octobre 1528, Ferdinand Cortés, dans une lettre à Charles-Quint, exprimait l'espoir de découvrir un détroit allant à l'autre mer. L'idée de creuser la nature surgit donc. Mais l'Espagne n'était pas prête à l'entreprendre. Ce fut le projet d'un canal de Panama dans les textes de 1600, retrouvé par M. de La Roncière.

D'autre part, M. Ph. Bonna-Varielle note, dans son ouvrage sur Panama, que « dès 1519 Vasco Núñez de Balboa ambitionna de trouver le passage entre les deux mers » et que le 16 octobre 1528, Ferdinand Cortés, dans une lettre à Charles-Quint, exprimait l'espoir de découvrir un détroit allant à l'autre mer. L'idée de creuser la nature surgit donc. Mais l'Espagne n'était pas prête à l'entreprendre. Ce fut le projet d'un canal de Panama dans les textes de 1600, retrouvé par M. de La Roncière.

D'autre part, M. Ph. Bonna-Varielle note, dans son ouvrage sur Panama, que « dès 1519 Vasco Núñez de Balboa ambitionna de trouver le passage entre les deux mers » et que le 16 octobre 1528, Ferdinand Cortés, dans une lettre à Charles-Quint, exprimait l'espoir de découvrir un détroit allant à l'autre mer. L'idée de creuser la nature surgit donc. Mais l'Espagne n'était pas prête à l'entreprendre. Ce fut le projet d'un canal de Panama dans les textes de 1600, retrouvé par M. de La Roncière.

LES FORTS DES DARDANELLES

Les Dardanelles ont été bombardées le 9 novembre 1914. Nous ignorons à l'heure actuelle si le vice-amiral Sir Sackville Carden, commandant l'escadre franco-anglaise, a voulu faire une démonstration plus accentuée, ou s'il a vraiment l'intention de forcer le détroit. Si l'un ou l'autre, la Turquie sera en état de combat, et tous les Etats balkaniques seront obligés de sortir de leur neutralité.

Le détroit des Dardanelles, que les Grecs appellent Hellespont, fait communiquer la mer Egée avec la mer de Marmara. A l'autre extrémité de cette mer se trouve le Bosphore, par où s'écoulent les eaux de la mer Noire, et sur les bords duquel s'élevait Constantinople et son immense faubourg asiatique, Scutari.

La rive européenne des Dardanelles est formée par une étroite et longue presqu'île, la Chersonèse de Thrace. En face s'étendent les plages de la Turquie d'Asie.

Le détroit a une longueur de 64 kilomètres. Il est sinueux et difficile à la navigation. Sa largeur varie de 1,700 à 3,000 mètres, et sa profondeur de 450 à 800 mètres. Il est parcouru par un courant très rapide, qui charrie à la Méditerranée les eaux de la mer Noire. En outre, des vents violents le rendant parfois très difficile à franchir pour les bateaux à voiles.

« Un début de la guerre de Crimée, par exemple, la flotte de guerre anglo-française se trouva plusieurs jours dans l'impossibilité de remonter le courant. Seul, le vaisseau de l'amiral Hamelin, la « Ville-de-Paris », put se rendre aisément dans la mer de Marmara. C'est qu'il était remorqué par le « Neapoléon », le premier navire français à hélice à grande vitesse, construit sur les plans de Dupuy de Lôme.

« Aujourd'hui, le vent et le courant n'arrivent pas à pousser les flottes alliées, mais cela ne signifie pas qu'elles n'entraient aisément à bout de leur tâche.

« Les Dardanelles peuvent être, en effet, considérées comme une des positions les plus fortes du monde. A leur entrée, les batteries du cap Hellis sont braquées sur le front, tandis que les gros canons de Sedd-el-Bahr croisent leurs feux avec ceux des pièces lourdes de Kütah-Kale.

« Le goullet français, les Dardanelles s'élargissent notablement. La côte asiatique, basse et sablonneuse, n'est sans doute pas très fortifiée. Mais la côte européenne, dressée comme une falaise, est hérissée de batteries difficiles à réduire.

« Le détroit se rétrécit brusquement au cap des Barbiers. Dans ces parages, les forts se multiplient des deux côtés. Les plus puissants se trouvent à Chanak, et en face, à Kilit-Bahri, sur Kilit-Bahri, la Clief-de-la-Mer. Ensuite, au bout d'un long couloir, la citadelle modernisée de Gallipoli, la première ville européenne conquise par les Turcs, commande les dernières passes. Bien entendu, des batteries de torpilles dormantes sont disposées tout au long des Dardanelles. Au surplus, l'immense arsenal de Samsat fait construire des redoutes nouvelles pour protéger Constantinople.

« Le passage des Dardanelles est donc difficile, mais non impossible. Elles ont d'ailleurs été forcées le 19 février 1915 par l'amiral Sir John Duxworth, dont la flotte comprenait sept cuirassés de premier rang et quelques petits navires.

« L'amiral parvint jusqu'à huit kilomètres de Constantinople. Il fut repoussé par le courant, et perdit onze jours en négociations avec le sultan. La crainte de ne pouvoir regagner la mer Egée l'empêcha de poursuivre les opérations.

« La chute de Constantinople. Les Turcs et les Allemands feront des efforts désespérés pour empêcher le bombardement et la prise de Constantinople, que les Orientaux surmontent la Ville par Excellence. La chute de leur capitale serait pour eux un irréparable désastre. Elle aurait pour conséquence la libre arrivée du pétrole et du blé, et la réouverture des ports russes au commerce mondial.

« L'impression produite dans tous les Balkans serait incalculable. La Turquie d'Europe serait à jamais séparée de la Turquie d'Asie, et les troupes de Syrie, isolées et privées de tout secours, devraient déposer les armes, sous peine de famine et d'extermination.

« Les Dardanelles ont été bombardées le 9 novembre 1914. Nous ignorons à l'heure actuelle si le vice-amiral Sir Sackville Carden, commandant l'escadre franco-anglaise, a voulu faire une démonstration plus accentuée, ou s'il a vraiment l'intention de forcer le détroit. Si l'un ou l'autre, la Turquie sera en état de combat, et tous les Etats balkaniques seront obligés de sortir de leur neutralité.

« Les Dardanelles ont été bombardées le 9 novembre 1914. Nous ignorons à l'heure actuelle si le vice-amiral Sir Sackville Carden, commandant l'escadre franco-anglaise, a voulu faire une démonstration plus accentuée, ou s'il a vraiment l'intention de forcer le détroit. Si l'un ou l'autre, la Turquie sera en état de combat, et tous les Etats balkaniques seront obligés de sortir de leur neutralité.

« Les Dardanelles ont été bombardées le 9 novembre 1914. Nous ignorons à l'heure actuelle si le vice-amiral Sir Sackville Carden, commandant l'escadre franco-anglaise, a voulu faire une démonstration plus accentuée, ou s'il a vraiment l'intention de forcer le détroit. Si l'un ou l'autre, la Turquie sera en état de combat, et tous les Etats balkaniques seront obligés de sortir de leur neutralité.

« Les Dardanelles ont été bombardées le 9 novembre 1914. Nous ignorons à l'heure actuelle si

